LA SITUATION.

Dans notre Chronique d'hier matin, mercredi, sur la journée de mardi, nous enregistrions 38 cas nouveaux, auxquels venaient, assez tard dans la soirée, s'ajouter deux cas nouveaux—ce qui faisait en tout 40 cas. En regard, sur la colonne des décès, nous n'avions à inscrire que 2 décès—ce qui tendait à prouver, d'une part, que la maladie faisait des progrès, au point de vue de la quantité des patients, mais qu'elle restait stationnaire, au point de vue des décès.

C'était donc, jusque-là, l'épidémie la plus bénigne que nous eussions eue, depuis 50 ans, puisque sur les 379 cas constatés, nous n'avions à signaler que 38 décès.

Hier soir, la situation a semblé s'aggraver. Nous avons eu à inscrire 46 nouveaux cas et 5 décès dans la journée—ce qui démontre clairement que l'épidémie, au lieu d'être "Stamped out", comme on nous le répète, tous les jours, ne fait que s'étendre, sans toutefois devenir plus virulente qu'auparavant. D'où il résulte, aux yeux des gens sensés, que les mesures prises jusqu'à-présent n'ont pas eu l'efficacité qu'on leur attribuait.

Il est bien évident que les procédés, parfois un peu arbitraires, que l'on a employés jusqu'à l'heure présente, n'ont pas empêché la maladie de poursuivre son cours. Il faut bien l'avouer, puisque les faits le prouvent.

A quoi bon, alors, tant de mesures vexatoires, irritantes, dont le moindre inconvénient est de se montrer inefficaces? Ne serait-il pas bon, utile même de se relâcher un peu de ses rigueurs envers tant de braves gens que frappe le malheur et qu'affolent des procédés intempestifs?

Bureau de Santé.

Cas nouveaux et décès rapportés par le Bureau de Santé jusqu'à ce jour :

1897.	Cas nouveaux	Décès
Du 5 au 16 Sept.	20	1
17 ..	9	1
18 ..	5	1
19 ..	6	3
20 ..	18	0
21 ..	9	0
22 ..	13	2
23 ..	9	3
24 ..	10	4
25 ..	23	2
26 ..	17	0
27 ..	22	2
28 ..	19	2
29 ..	25	4
30 ..	24	3
1er Oct.	30	2
2 ..	28	4
3 ..	31	2
4 ..	24	0
5 ..	38	2
6 ..	46	5
Totaux.....	425	43

N. O., le 6 octobre 1897.

Monsieur l'Editeur de l'ABEILLE

Monsieur,

Pleine de confiance en un bienveillant accueil de votre part, non pas pour moi même,—malgré la générosité bien connue de vos sentiments—mais pour la valeur intrinsèque de ce que je possède, je me permets de vous adresser la communication, qui accompagne ces quelques lignes. Ce n'est pas trop présumer, je l'espère?

Le mal qui nous environne et qui étreint de ses serres menaçantes, puissantes, inflexibles, tous ceux dont il peut se faire une proie, ne peut manquer d'éveiller.... que dis-je?.... de raviver le souvenir, l'image d'une figure disparue, figure caractérisque au physique et au moral, dans la famille et la société, dans le corps médical en Amérique et en Europe. Je ne m'oublierai pas jusqu'à y toucher; ma plume, mal taillée, en est indigne. Son nom est essentiellement lié au fléau que nous redoutons. Vous l'avez compris, Monsieur l'Editeur, je veux parler du Docteur J. C. Faget. Météore lumineux, il a laissé sa trace, un sillon de clarté, qui, actuellement, peut diriger plusieurs, peut être, dans le chemin assez obscur, nouvellement parcouru par eux. C'est pourquoi je crois bien faire, ne pas pouvoir mieux faire, que de vous offrir une part de ma précieuse richesse. Vous ne pouvez manquer d'en bien disposer, Monsieur l'Editeur, et tout ce que vous ferez à cet égard, sera approuvé et reconnu par moi, avec gratitude.

Agréez, Monsieur, l'expression de mon respect.

Mlle ERMANCE ROBERT.

EXTRAITS
— DES —
MEMOIRES ET LETTRES
SUR LA
FIEVRE JAUNE.

PAR LE DOCTEUR J. C. FAGET,

DE LA FACULTÉ DE PARIS,

Ancien Interne des Hôpitaux, Membre de la Société Anatomique et de la Société Médicale d'Observation, Membre Correspondant, Lauréat (médaille d'or) de l'Académie de Caen, Chevalier de la Légion d'honneur.

1864.

Auteur des ouvrages suivants:

Etudes sur les Bases de la Science Médicale, (ouvrage couronné par l'Académie de Caen).

Etude Médicale de Quelques Questions Importantes pour la Louisiane.

Monographie sur le Type et la Spécificité de la Fièvre Jaune, établis avec l'aide de la montre et du thermomètre.

Mémoires et Lettres sur la Fièvre Jaune et la Fièvre Paludéenne.

Le diagnostic de la fièvre jaune est-il établi?

Il ne l'est pas.

On a d'abord admis que le "vomissement noir" en était le signe "pathognomonique;" puis, à ce symptôme on en a ajouté d'autres, la "jaunisse," les "hémorrhagies passives," et, du moins "ce groupe de symptômes" a paru un signe pathognomonique. Il ne l'est pas d'avantage.

1. Pendant nos épidémies de la Nouvelle-Orléans "la plus grande partie des faits" se passe, même sans un seul des symptômes du groupe prétendu pathognomonique, et, à plus forte raison, sans ce groupe lui-même

2. A la Nouvelle-Orléans, comme à Paris, comme en Angleterre, on voit des "fièvres qui réunissent ce même groupe" complet de sypmptômes [vomissements noirs, jaunisse, hémorrhagies passives] et "qui ne sont pas la fièvre jaune."

Comment donc sortir de ces difficultés?

Pour mon compte, voici par quelle voie je suis arrivé au point où j'en suis:

1. J'ai étudié à fond six "grandes épidémies" de la Nouvelle-Orléans, reconnus par tous "épidémies de vraie fièvre jaune;" sur ces six grandes épidémies, plus ou moins simples ou compliquées, j'en ai vu trois [1847, 1853, 1858], et les trois autres [1817, 1819, et 1839], je les ai soumises à une analyse rigoureuse, par la "méthode numérique", en mettant à contribution trois mémoires publiés par des sociétés de médecine de la Nouvelle-Orléans.

2. J'ai étudié ensuite une épidémie sur le Golfe du Mexique, à bord du *Gomer*, décrite par notre ancien confrère le docteur Joubert, puis quelques-unes de celles des Antilles, et enfin celles de Barcelone et de Gibraltar.

Qu'on remarque bien que ce ne sont pas les auteurs que j'ai étudiés mais les "faits" produits par eux; or, il est incontestable que l'immense majorité de ces faits, sinon tous, sont des faits de fièvre jaune.

Cela posé, j'expose la série de propositions qui suit:

1. A d'infiniment rares exceptions près, "dans tous les cas," la fièvre jaune a éclaté soudaine et violente, sans prodrômes, et surtout sans "période prodromique".

2. De même, presque sans exception, la fièvre, avec ou sans frisson, a été ardente au début, avec injection "rouge", superficielle, générale, mais remarquable surtout à la face, et en particulier aux yeux qui étaient très brillants, souvent larmoyants et sensible à la lumière.

3. De même, presque sans exception des douleurs lombaires et une céphalalgie, frontale ou sus-orbitaire, s'étaient emparées brusquement des patients, en même temps que la fièvre.

4. Dans presque tous les cas (78 fois sur 82), le pouls était le premier jour, au dessus de 100, variant entre 100 et 120 ou 130.

5. Dès le "second jour", au plus tard, le "troisième", le nombre des pulsations artérielles "décroissait régulièrement" et rapidement, quel que fût le traitement, et, le "quatrième" ou "cinquième" jour, "même dans les cas graves", il y avait "apyrexie" définitive.

6. A mesure que le nombre de pulsations artérielles baissait, les douleurs de la tête et des reins diminuaient, et la rougeur de la face et des yeux s'effaçait.

7. Ce que nous venons d'exposer appartient aussi bien aux cas légers qu'aux graves. Il est impossible d'ailleurs, le plus souvent, pendant les premières 48 heures de deviner si un cas sera léger ou grave.

8. Il va sans dire que, par des nuances insensibles, les cas légers se relient aux graves par des cas mixtes.

9. Mais ce qui ne peut manquer d'étonner dans l'étude de la fièvre jaune, c'est de voir, toutes choses égales d'ailleurs, le même principe morbifique produire, pendant une même épidémie, chez les uns, (et par bonheur, ça été le plus grand nombre dans nos dernières épidémies, mêmes les plus meurtrières) chez les uns une fièvre éphémère des plus simples, et chez les autres entraîner à sa suite le cortège morbide le plus effroyable qu'on puisse imaginer. Ce peu de gravité de la majorité des cas, même dans nos plus mauvaises "épidémies" et à plus forte raison dans les "bénignes" (car il y en a), explique les illusions de plusieurs qui, maintes fois, ont cru avoir trouvé des moyens héroïques de traitement.

10. En effet, non seulement les cas particuliers, mais les "épidémies elles-mêmes" diffèrent grandement entre elles par leurs degrés de gravité.

Sur les 6 épidémies de la Nouvelle Orléans que j'ai étudiées, il y en a eu deux légères (1839 et 1847) et quatre graves (1817, 1819, 1853, 1858].

11. Dans les cas légers, tout se borne à une fièvre éphémère, mais ardente, accompagnée de douleurs violentes, aux reins et à la tête, avec injection vive des yeux et des téguments, mais fièvre éphémère qui tombe régulièrement et rapidement avec les douleurs, en sorte que le troisième jour, en général, la convalescence est assurée.

Pendant ce temps, il y a eu quelquefois des nausées, des vomissements même, ordinairement bilieux ou muqueux, de la sensibilité épigastrique, quelquefois avec langue plus ou moins saburrale, et constipation; les urines ont pu être rares, plus ou moins foncées en couleur; quelques épistaxis légères se déclarer....; et c'est tout.

Dans la plupart de ces cas légers, la fièvre tombe au milieu d'une grande transpiration, laquelle dure plusieurs jours; et, plus d'une fois, "le septième jour", alors que la convalescence était confirmée, j'ai constaté des "dépôts critiques" dans les urines.

12. Les cas mixtes s'interposent, avec des nuances insensibles, entre les cas légers et les graves.

13. "Ce qui va suivre ne s'applique qu'aux cas graves".—Quand le mouvement fébrile s'apaise, dans les cas graves, il y a quelquefois, avant que les "symptômes malins" se déclarent, il y a quelquefois un moment de rémission générale très trompeuses; les malades, les parents, les médecins même s'y laissent prendre.

14. "De la gastrite dans la fièvre jaune".—La douleur épigastrique, dans les cas graves, comme dans les cas légers, est souvent nulle, même à la pression, "pendant la réaction fébrile du début"; quand elle existe alors, c'est une sorte de douleur "nerveuse ou névralgique", comme celle des lombes, irradiant peut-être du plexus solaire, et qui ne se rattache point à un état gastrique, ou du moins, pas du tout à une gastrite; l'état de la langue, "à cette période", le prouve, et des vomissements bilieux ou muqueux ne témoignent pas davantage d'une "gastrite".

Au contraire, la douleur "épigastrique" qui se développe quelquefois, "à mesure que s'apaise le mouvement fébrile", est vraiment une "douleur gastrique"; elle est due à l'acidité acre que présentent alors les exhalations de l'estomac. Les vomissements, dans ces cas, à mesure qu'ils deviennent plus fréquents, sont plus acides, comme le disent les malades, et comme le montre la couleur de plus en plus rouge que prend le papier de tournesol trempé dans les liquides rejetés.

Cette acidité des liquides vomis devient quelquefois telle, qu'ils rougissent et enflamment à leur passage la muqueuse du pharynx; quelquefois les lèvres en sont excoriées.

15. Des Vomissements Noirs et des Hémorrhagies.—Les vomissements bilieux ou aqueux, incolores, mais surtout "acides" ne tardent pas, dans les cas graves, à entraîner avec eux des grumeaux noirs; ces grumeaux noirs, mêlés à d'autres d'une couleur brune ou chocolat, sont de petits caillots de sang exhalé goutte à goutte à la surface de l'estomac et rendu noir par son contact avec les acides gastriques. En se multipliant les petits grumeaux noirs constituent le "vrai vomissement noir, marc de café".

Il ne faut pas confondre ce "vrai vomissement noir" avec "d'autres vomissements noirs" qui sont dus aussi à du sang rendu noir par les mêmes acides de l'estomac, mais exhalé ou extravasé ailleurs, dans les fosses nasales, par exemple, ou dans la bouche, puis avalé.

Tandis que le VRAI vomissement noir est un signe de mort à peu près certain, "les autres", les "pseudo-vomissements noirs", peuvent n'être pas d'un pronostic trop fâcheux.

16. De la Jaunisse.—La disparition de la rougeur de la peau, dans les cas légers, n'est qu'une sorte de "décoloration"; dans les cas graves, elle est suivie "d'une vraie coloration en jaune", laquelle commence aux conjonctives, et de là descend à la face, au col, et, de haut en bas, au reste du corps.

Rare, à la Nouvelle-Orléans, avant le troisième jour, la jaunisse indique une gravité d'autant plus grande qu'elle paraît plus tôt.

17. Suppression des Urines.—C'est un signe presque aussi grave que le vomissement noir; dans certaines épidémies on le constate souvent, dans d'autre, rarement; il n'a rien à faire avec le diagnostic.

18. Troubles Nerveux.—Mais, si même la jaunisse et les vomissements noirs ne sont pas des symptomes pathognomoniques, dans la fièvre jaune, ceux dont il nous resterait à parler le sont moint encore.

Parmi ceux du système nerveux, s'il y en a un de quelque valeur, c'est celui fourni par "le facies;" symptôme qui échappe à la description, mais qui montre clairement que, dans la fièvre jaune, le système nerveux est profondément frappé.

"Le délire," assez fréquent dans les cas graves, surtout à la fin, est très variable dans ses manifestations; on peut dire, qu'en général, l'intelligence reste nette.

Le coma n'appartient guère qu'aux dernières heures, les soubresauts de tendons, le hoquet s'observent, mais assez rarement ici.

19. Du traitement.—Dans les cas légers, la médecine expectante suffit; dans les graves, il y a, comme toujours, à aider la nature, suivant les indications.

Malheureusement, c'est au début qu'il faudrait agir énergiquement, et, au début, il est presque toujours difficile de décider jusqu'à quel point sera redoutable l'ennemi qu'il s'agit de combattre

Mais le fait que je tiens le plus à proclamer, à propos du traitement, c'est celui-ci: "Le sulfate de quinine n'a aucune action sur la marche régulière de la fièvre jaune.

Emportée que je le suis par un sentiment philanthropique, au risque de commettre une grave indiscrétion et de mériter d'amers reproches, je ne puis résister au besoin d'ajouter à ce qui précède, les informations que j'ai recueillies des lèvres même du Dr Faget [fils] relativement au mode du traitement de la fièvre jaune par lui: informations requises pour des être chers, exposés au même danger et dont je suis séparée par les mesures sanitaires connues.—Que le fait me soit pardonné! Je le demande.

Dans la proposition 19ème, "Du Traitement", le Dr Faget, "de précieuse et vénérée mémoire", ne s'adresse qu'à ses confrères. Or, je n'ignore pas, qu'en temps d'épidémie, le médecin ne peut répondre à tous les appels; que le patient est souvent en souffrance par un retard de sa part, retard involontaire; que le pauvre, bien des fois, se dispense de le réclamer. C'est vers ce dernier que ma pensée est entraînée, c'est pour lui, que je suis attirée vers la communication suivante.

Que ce soit là, mon excuse!

Méthode de traitement de la Fièvre jaune par le Dr Chs. Faget, fils.

Pour un adulte: 10 grains d'antipyrine, de 4 heures en quatre heures, jusqu'à ce que la fièvre et les douleurs de la tête et des reins s'apaisent, ou bien encore, chaque fois que redouble la fièvre. Un bain de pieds avec moutarde, et des compresses d'eau fraîche sur la tête, en soulagent également les douleurs. Frotter les tempes, les reins, le ventre, "jusqu'à soulagement", d'un liniment composé des éléments suivants: 2 onces de chloral, 2 onces de camphre, 15 grains d'atropine.

Pour les nausées, vomissements, faire usage de l'alkalithia: 1 petite cuillerée toutes les demi-heures, toujours jusqu'à soulagement. [sans doute, a cause de "l'acidité acre que présentent les exhalations de l'estomac" et sur laquelle insiste la quatorzième proposition précitée].

De la teinture de fer à hautes doses, pour reconstituer les globules du sang.

Francis William Newman.

Francis William Newman, théologien anglais, dont le télégraphe nous annonçait hier la mort, était né à Londres en 1805. Il fit ses premières études à Ealing, les compléta à l'Université d'Oxford, où, de 1826 à 1830, il resta attaché en qualité d'agrégé, et, après un voyage d'agrément en Orient, qui ne dura pas moins de trois années, il occupa tour à tour une chaire d'humanité aux collèges de Bristol (1834) et de Manchester (1840), et à la nouvelle Université de Londres (1846). Il a professé dans cette dernière, jusqu'en 1863, la littérature latine. Il se consacra depuis, dans la rétraite, à la rédaction de ses nombreux ouvrages. On le signale comme un des membres les plus ardents des sociétés de tempérance, proscrivant non seulement l'abus de l'alcool, du tabac, mais aussi l'usage de la viande.

Les ouvrages de M. Fr. W. Newman roulent sur les objets les plus divers: religion, philosophie, politique et économie politique, histoire, littérature, linguistique, épigraphie, mathématiques, etc. Nous nous bornerons à citer: "l'Ame, ses douleurs et ses aspirations", le livre de l'auteur qui eut le plus de succès; "Cours de logique"; Grammaire berbère"; "les Phases de la foi"; "Leçons d'économie politique"; "Rome royale"; "Histoire de la monarchie juive"; "Crimes de la maison de Habsbourg"; "Déisme, doctrine et pratique"; "Institutions anglaises et leur réforme"; "Mélanges académiques et historiques"; l'"Avenir prochain de l'Europe," trois lettres sur la guerre franco-prussienne; une traduction des "Odes d'Horace" en vers blancs; un "Dictionnaire d'arabe moderne;" "Réorganisation des institutions anglaises;" "le Christianisme sans Christ;" "Commentaires sur le texte d'Eschyle;" "la Vie après la mort;" enfin une "Relation des premières années" de son frère le cardinal. En 1853, il a publié une édition abrégée des "Discours de Kossuth." Il a collaboré aux principales revues: "Westminster Magazine," "Fraser's Magazine," "Eclectic," etc., et donné des mémoires de mathématiques à des recueils spéciaux.

LA VILLA DU TSAR.

Une grosse nouvelle que télégraphie un correspondant de Cannes.

On affirme que le tsar vient de se rendre acquéreur, à Nice, dans le quartier du Ray, d'une propriété de dix hectares environ pour y faire construire une superbe villa.

Cette résidence impériale serait surtout destinée à l'impératrice mère et au tsarevitch, qui, plus que jamais, ont dessein de passer leur hiver dans le midi de la France. Mais on sait aussi l'intention qu'a Nicolas II de venir, avec l'impératrice, faire un séjour pendant la mauvaise saison sur le littoral méditerranéen.

On ajoute que l'acte de vente du terrain en question aurait été signé, chez un notaire de Nice, par le propriétaire et l'envoyé de l'empereur.

De son côté, le bey de Tunis est actuellement en pourparlers pour l'achat d'une villa à Nice.

Physiologie du rire.

Un recueil très spécial, l'*Horoscope*, indique le moyen de reconnaître le caractère d'une personne à sa manière de se dérider.

D'abord, est-il posé en principe, il y a autant de rires que de voyelles.

Les personnes qui rient en A sont franches, inconstantes, amoureuses du bruit et du mouvement.

Le rire en E est le propre des mélancoliques et des flegmatiques.

L'O indique la générosité dans les sentiments et la hardiesse dans les mouvements. Y prendre garde si l'on appartient au sexe différent.

I, rire des enfants et des naïfs, dénote une nature serviable, dévouée, mais timide et irrésolue. Les blondes rient en I.

Enfin, évitez comme la peste ceux qui rient et U: ce sont des avares, des hypocrites, des misanthropes.

Comment rit-on E?

LE CHIFFRE 7.

L'influence du chiffre 7 dans la destinée du général Bourbaki.

Il était le fils d'un colonel grec qui fut tué pendant la guerre de l'indépendance de 1827. C'est en 1847 qu'il fut nommé chef de bataillon des tirailleurs indigènes, et il devint lieutenant-colonel au 7e de ligne en 1850, dont les chiffres additionnés donnent 14 (2 fois 7). Général de division en 1857. Il prit part aux combats autour de Metz le 14 (2 fois 7) août 1870, fut nommé commandant supérieur des armées du Nord et de l'Oise le 17 octobre, et c'est le 17 janvier, après quelques rombats heureux qu'il fut repoussé et dut battre en retraite.

Le 27, il se tirait un coup de pistolet dans la tête et se blessait assez grièvement.

En 1873, Bourbaki fut nommé commandant du 14e (deux fois 7) corps d'armée à Lyon.

Et enfin il meurt en septembre 1897.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall change les cheveux gris en noir, guérit la teigne et toute les humeurs du cuir chevelu. Délicieux cosmétique

Un "pick-pocket" célèbre.

L'Angleterre est en deuil. Elle vient de perdre l'illustre Fred, "*the king of pick-pockets.*"

Ce spécialiste émérite est mort il y a quelques jours, dans un petit cottage des faubourgs de Londres où il vivait du produit d'une incommensurable série de vols capitalisés.

Le trait culminant de la carrière libérale de Fred, celui qui le mit définitivement en évidence, fut la subtilisation du portefeuille du prince de Galles opérée aux courses d'Epsom.

Le pick-pocket, après cet exploit, ne put résister au plaisir d'écrire à sa royale victime qu'il en était l'auteur.

L'héritier de la couronne admira beaucoup ce haut fait professionnel et donna des ordres pour qu'on ne poursuivit pas son voleur.

A partir de ce jour glorieux, Fred commença à jouir d'une célébrité considérable. Il disparait entouré de l'estime et de l'admiration de ses collègues et rivaux.

La perte des cheveux chez la femme.

Un statisticien a prouvé (affirme-t-il, du moins) qu'une femme perd, en moyenne, en se coiffant, 36 grammes de cheveux dans une année.

Or, les chiffonniers, d'après une autre statistique, ramassent quotidiennement dans Paris 50 kilogrammes de cheveux féminins restés aux dents du démêloir. Cette récolte, sommairement triée, est revendue aux coiffeurs, qui s'appliquent à lui faire un sort. La tâche, naturellement, leur est plus facile lorsque la trouvaille capillaire consiste en un postiche.

La nuit du 14 au 15 juillet, avec ses bals en plein air, est fertile en pertes de postiches, et la plaine de Longchamps et les fourrés avoisinants du bois de Boulogne en fournissent aux chiffonniers une ample aubaine le lendemain de la revue.

MOTS DE LA FIN.

Assez vivement pris à partie dans un journal, Château-Buzard se dispose à envoyer une énergique protestation.

—Je veux, dit-il, montrer à ces gens-là de quelle encre je me chauffe!

Une dame—dont les factures restent volontiers en souffrance—demande à sa couturière des renseignements sur une bonne qui précédemment aurait servi chez elle.

—Cette fille est-elle honnête?

—Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que chaque fois que je l'ai envoyée chez vous avec une note de fournitures, elle est revenue les mains vides!

Les propos du jour.

—Les départements se préparent, eux aussi, à célébrer la fête de l'Alliance....

—Principalement, cela va de soi, le département de.... l'Allier!

Un changement favorable se produit dans l'état de toute personne dont le système est affaibli, l'appareil digestif altéré, ou l'esprit abattu, s'il est fait usage de ce tonique par excellence, le "Hostetter's Stomach Bitters."

Le système nerveux des personnes débiles manque généralement de vigueur. Il se reconstitue sous l'influence de cette préparation qui tend aussi à calmer les nerfs.

De bons résultats sont encore obtenus de ce médicament pour la digestion qu'il favorise et rend normal; il régularise le foie s'il est entravé dans ses fonctions, congestionné, ou ne laisse plus déverser librement la bile dans l'intestin.

C'est également un stimulant pour l'estomac. Il met tout le système à l'abri des influences climatériques, et devient un puissant réconfortant pour ceux dont le cerveau est toujours en activité.

En dernier lieu, ses effets sont remarquables sur ceux qui par vocation ou par état mènent une vie sédentaire ou se livrent d'une manière continue aux travaux intellectuels.

---

vous comme David qui dansait devant l'arche!....Alors, c'est convenu? je vous inscris sur ma liste pour deux cents livres sterling, cinq mille francs, si je ne trompe?"

Gaston eut un soubresaut.

—Non, non, s'écria-t-il, pas pour l'instant. Nous en reparlerons plus tard!

—Oui, plus tard, au dessert; car je m'invite au déjeuner, répliqua tranquillement l'autre.

XXV
RETOUR EN FRANCE

Le léger malaise produit par la malencontreuse visite du révérend Beecher Rawlinson et par la scène qui s'était ensuivie ne tarda pas à se dissiper bientôt.

Tout entiers à leur absorbante et croissante passion, les deux époux oublièrent cet incident pour ne songer qu'à leur bonheur.

Ils poursuivaient le cours de leur vie d'enchantement, comptant avec jalousie les minutes qui leur restaient à vivre à Honeymoon-Cottage.

Un mois s'était déjà écoulé, encore deux semaines et le congé de Gaston expirait.

La perspective de revenir en France et de reprendre ses occupations n'était pas sans agiter le jeune homme.

Ce n'est qu'il ne fût heureux de poursuivre sa carrière, interrompue par son congé.

Mais il appréhendait les curiosités de ses collègues, et les remarques que son romanesque mariage avait dû susciter.

Le souvenir de sa mère lui causait un insurmontable effroi.

Il ne pouvait se dissimuler qu'il l'avait gravement offensée.

Comment ferait-il pour vivre à Paris sans aller à l'hôtel de Lachesnaye?

Mais Faustine consentirait-elle à recevoir son fils et à oublier ses torts?

Inflexible dans ses volontés comme dans ses principes, peut-être pouvait-elle lui pardonner?

Mais ne refuserait-elle pas de recevoir chez elle Gladys et de la considérer comme sa fille?

Or, Gaston était résolu à ne pas supporter que personne, même sa mère, manquât d'égards envers sa femme.

Ces perplexités le tourmentaient à un tel point que sitôt qu'elles traversaient son esprit il les repoussait avec angoisse.

—A quoi bon, se disait-il, s'inquiéter d'avance et se forger d'inutiles soucis?

Mieux valait encore vivre au jour le jour et ne pas se préoccuper de l'avenir.

Ce soir-là, ils s'étaient attardés au bord de l'étang fleuri de nénufars.

Assis sur leur banc favori, ils avaient écouté dans un muet ravissement les lointaines mélodies du rossignol.

Ils avaient aspiré les caresses de la brise tout embaumée de l'haleine des roses.

Onze heures sonnèrent.

Lassés et alanguis de leur journée de laborieuse oisiveté, ils songèrent à regagner leur chambre.

Soudain, un violeot coup de sonnette à la grille de la cour les fit tressaillir.

—Qui ose nous relancer à pareille heure? s'écria Gaston abasourdi.

Serait-ce ton révérend père, M. Rawlinson, qui nous honore d'une seconde visite?

Gladys n'eut pas le temps de répondre, car presque aussitôt Bob se dirigeait en courant vers eux.

—Une dépêche, monsieur dit-il un express de Folkestone vient de l'apporter.

En même temps il tendait un télégramme à son maître.

—Oh! ciel! murmura Gaston consterné, pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à ma mère!

Il se dirigea vivement vers la maison suivi de Gladys.

Arrivé au salon, qu'éclairait une lampe, d'une main tremblante il ouvrit l'enveloppe.

Aussitôt il poussa une exclamation de surprise.

—Que se passe-t-il? interrogea Gladys très alarmée.

—Un envoi de mon directeur aux Affaires étrangères, répliqua-t-il, tiens, lis toi-même.

Elle saisit le papier et lu à haute voix.

"Arrivez dans les vingt-quatre heures. Présence nécessaire. Explications urgentes. N'admettons pas refus."

Elle devint très pâle, mais s'efforçant de prendre un air dégagé:

—Comment! on te rappelle déjà? ton congé n'est pourtant pas encore expiré?

Gaston ne répondit rien. Il avait repris la dépêche et l'étudiait attentivement, cherchant à découvrir un sens caché à travers le laconisme forcément obscur du message.

—Je n'y comprend rien, murmurait-il tout songeur, il a dû se passer un événement d'une gravité extrême.

Il releva la tête et regarda sa femme; aussitôt il poussa un cri:

—Gladys, qu'as-tu donc? Te voi'à plus blanche qu'un marbre.

Mais elle, se contraignant, par un violent effort, à sourire:

—Je n'ai rien, balbutia-t-elle, le saisissement.... l'émotion! Tu sais combien je suis nerveuse.

Mais maintenant, cher ami, qu'allons nous faire?

—Ce que nous allons faire! Parbleu, partir sur-le-champ!

—Sur-le-champ? Impossible, le dernier train pour Folkestone vient de partir.

—Eh bien! demain matin nous prendrons celui de la première heure,

Le bateau, si je ne me trompe, quitte Folkestone sur les dix heures. Nous serons à Paris le soir même.

Gladys s'affala dans un fauteuil avec accablement.

—Oh! mon Dieu, gémit-elle, quoi! nous allons quitter Honeymoon Cottage?

Oh! c'est impossible! oh! non, non! plutôt mourir!

—Ma chérie, répliqua Gaston, il faut être raisonnable.

Moi aussi je suis désolé de quitter ce petit paradis où nous avons été si heureux.

Mais il faut te soumettre à la force des choses.

On me rappelle d'urgence et, je l'avoue, je suis assez inquiet.

—Inquiet, tu es inquiet, et de quoi donc? demanda-t-elle, et sa voix tremblait.

Gaston toujours très grave reprit:

—Que veut-on de moi? J'ai peur d'avoir été desservi.

Depuis longtemps je sens une haine mystérieuse acharnée contre moi,

Oui, oui, j'ai un ennemi caché qui travaille à ma perte.. Son nom? Je l'ignore.

Mais les termes de cette dépêche sont tellement étranges que je me sens presque épouvanté.

Je redoute quelque infamie!

Très agité. Il marchait dans la chambre; Gladys ne paraissait pas l'entendre.

Blême, le regard dilaté, les deux mains croisées sur ses genoux, elle semblait transformée, en sa muette immobilité, en une statue de la désolation.

Gaston, après une courte pause, s'approcha d'elle et mit un baiser sur son front.

—Pauvre adorée, je comprends et partage tes regrets, mais il faut avoir courage.

Après tout, à Paris comme ici, nous serons toujours ensemble.

Maintenant, allons nous occuper des préparatifs de notre voyage.

Alors, comme subitement réveillée d'un songe, l'Anglaise répliqua avec effort:

—Notre voyage? Non, mon ami; il faut que tu partes seul.

—Tu plaisantes! Quoi, tu vas donc m'abandonner? Tu n'y songes pas!

—Non, non, fit-elle avec agitation; mais je te rejoindrai plus tard.

Tu comprends que nous ne pouvons quitter ainsi cette maison du jour au lendemain.

Il faut que je voie le propriétaire, que j'acquitte des notes.

J'ai mille autres détails à régler et qui demanderont quelques jours.

—Mais, darling, nous pouvons laisser Bob ici et le charger de cette besogne.

—Bob? tu sais combien il est maladroit et négligent. D'ailleurs, avec ses habitudes d'intempérance, il est impossible de se fier à lui.

—Tu as peut-être raison, mais ne va pas du moins t'éterniser ici.

—Non, je saurai me dépêcher; sois tranquille, je te rejoindrai bientôt!

—Et quand crois-tu pouvoir partir pour Paris?

—Mais dans le courant de la semaine prochaine, je pense.

Une courte pause s'ensuivit. Enfin et avec un soupir Gaston reprit:

—C'est égal, c'est bien dommage que nous ne puissions voyager ensemble.

Mais tu vas m'accompagner jusqu'à Folkestone, j'espère?

—Certainement, oh! certainement s'exclama t-elle avec exaltation.

Elle s'était élancée de son fauteuil et portant les deux mains à ses tempes:

—Oh! Gaston! Gaston! s'écriait-elle avec égarement, nous avons été trop heureux!

Je savais bien que tant de bonheur ne pouvait durer...

Mais je croyais pouvoir compter sur six semaines... et voilà qu'on m'en retrenche deux!...

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LE COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow", n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.